

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 17

Artikel: Une pinte de bon sang
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221801>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

obscur et, comme tous les manoirs, il fut le théâtre de sanglants épisodes que le temps a convertis en légendes et c'est l'une des plus tragiques que vous narre la vieille chevrière que l'on rencontre dans ses parages. Assise dans ces ruines, une baguette de coudrier à la main, elle évoque les sorcières de Macbeth faisant leurs conjurations.

Vous voulez visiter le vieux château? nous dit-elle, ce matin-là. Prenez garde au diable! Tous les curieux à qui il a tordu le cou ne sont



pas revenus pour le dire. — Il paraît, bonne mère, que vous n'y avez jamais été, lui dîmes-nous en riant. — Grâce à Dieu, non, mes bons messieurs, je n'ai garde d'aller chercher le malin dans ces pierres!... Ce manoir est un repaire de brigands; un Pape le frappa d'anathème. Et n'allez pas non plus sous le pont, dit-elle. — Mais nous en revenons!... Sa branche lui tomba des mains. Elles les joignit sur sa tête. Sous le pont! Miséricorde! c'est encore pire que le château! Pas une âme aux Clées ne s'y hasarderait, serait-ce pour y chercher un trésor. Ah! vous êtes bien heureux d'en être revenus! C'était passé midi, heureusement pour vous, car à midi et à minuit vous y seriez sûrement restés, poursuivis par la Dame noire cherchant son enfant. C'est une petite fille rose et blanche comme un lys que le Forcené a jetée du haut du pont et que la folle voit au fond des eaux depuis des centaines d'années. Ecoutez son histoire que j'ai là, écrite telle que je vais la lire, par la main de mon grand-père, qui la copia d'un récit de son aïeul, maître d'école aux Clées.

* * *

...Moi, Pierre Borel, de la ville des Clefs, au pays de Vaud, serviteur chez le Sire Amaury de Monthénar, Châtelain des Clefs, pour le grand Duc de Savoie, ai été témoin de ce que je vais raconter et l'ai mis par écrit en 1370 pour servir d'instruction à mes enfants et petits-enfants de génération en génération et leur apprendre à obéir à père et mère, afin d'être heureux dans ce monde et dans l'autre.

Mon maître, Sire Amaury de Monthénar, était un grand homme de guerre, terrible aux ennemis et rude aux siens. Il avait eu de sa femme, noble Dame Alix de Cossonèse, deux garçons et une fille. Sire Amaury était plus fier de ses fils que le roi de France de son royaume. Dès qu'ils eurent l'âge, il les emmena en guerre. Tous deux périrent sous les armes. Dame Alix tomba en langueur et trépassa tôt après. Il ne restait donc à mon maître que sa petite Ermelinde, âgée de dix ans et belle comme un jour de printemps. Elle pleura sa mère, promettant d'obéir en tout à Monseigneur son père et croyant alors, la pauvre, que cela lui serait facile. Pour toi, tu n'iras pas en guerre, lui disait-il, il faut que tu me rendes les fils qu'elle m'a pris. Ne te veux donner qu'à celui qui ressemblera à Amaury de Monthénar.

Une terrible guerre se préparait en Suisse. Amaury, laissant sa fille à notre garde et ordonnant qu'elle ne passât jamais les portes du château. La campagne fut terrible; mon maître fut

blessé. Ermelinde, devenue une belle jeune fille, languissait dans les tours du château, d'où elle promenait son regard sur les prés et les bois, enviant le sort des oiseaux et papillons. Elle vit passer deux ou trois fois le ménestrel ambulancier et le pria de lui chanter quelques ballades; il y consentit et chaque jour revint charmer la captive. Peu après, elle nous pria de le laisser rentrer, ce que nous fîmes à regret. Or, un jour, passant près de la chapelle qui était là près du pont, la jeune fille nous dit: « Entrons pour prier pour le retour de notre Seigneur et Père. » A peine en avons-nous franchi le seuil que la porte extérieure s'ouvre, laissant passer trois beaux chevaliers revêtus de leurs plus beaux atours. L'un était jeune, il me semblait le connaître; les autres étaient âgés et inconnus. Suivait le chapelain. Nous voulions emmener Ermelinde; elle résista, et, prenant par la main le plus jeune des chevaliers, s'agenouilla devant le prêtre. « Unissez-vous, mon père, dit-elle, voici Manfred de Lucens, mon époux. » Le prêtre dit les prières liturgiques, bénit les anneaux qu'échangeaient les époux et le mariage est consommé. De Lucens! A ce nom, nous tremblâmes! Un de Lucens! le fils du mortel ennemi de mon maître, le fier Amaury de Monthénar, lui, le mari d'Ermelinde! Quel châtement va fondre sur ces malheureux! Pauvre petite colombe! comment la protéger contre la fureur paternelle.

Les mois s'écoulèrent, joyeux pour le jeune couple, mais non sans anxiété quant au retour du père offensé. La guerre avait pris fin; une fois de plus, le puissant guerrier avait eu le succès des armes. Orgueilleux et grisé de gloire, il rentrait dans ses terres le jour où Ermelinde mettait au monde une mignonne petite créature, vivant portrait de son père. Le château était en liesse. La colère de mon maître fut terrible: il tua le malheureux de Lucens et précipita l'enfant du haut de la tour dans le torrent. Ermelinde perdit la raison, s'enfuit vers la rivière et trouva la mort dans les flots. C'est au coup de minuit que ce terrible événement eut lieu et chaque jour depuis, à pareille heure, la pauvre mère, vêtue de noir et les cheveux épars, longe la berge à la recherche de son enfant.

Le père de Lucens jura guerre à mort au « Forcené »; ainsi fut appelé Amaury de Monthénar après son crime. Tous les vassaux du château des Clefs se joignirent à ceux de Lucens et un atroce siège fit périr de faim le père dénaturé, et réduit en ruines la sombre forteresse dans laquelle l'âme du guerrier cruel vient errer chaque nuit.

— N'y allez jamais! acheva en tremblant la vieille conteuse, refermant le manuscrit jauni.

La Patrie Suisse. — Très joli et artistique numéro que celui du 18 avril (No 936): trente-six belles illustrations, toutes remarquablement venues: portrait du colonel Charles Bohny, des époux Lambert, qui ont 63 ans de mariage: d'Hippolyte Taine, d'Urse Graf, vues de l'Abbaye de Montherond s. Lausanne, de gracieuses embarcations à voiles voguant sur le Léman, du beau verger de Lentinaz près Sion, du match Serrette-Cambridge, de la page de mode, la page humoristique d'Evert van Muyden, etc., etc., sur la couverture, la tête expressive d'une chèvre blanche des Alpes. St. S.

Septicisme. — O Julie, s'écriait sentimentalement un jeune fiancé, la première fois que vous me direz des paroles si désespérantes, je me tuerai à vos pieds.

— Et la deuxième fois? dit la demoiselle.

Entre politiciens. — Vous admettez bien que vous commettez des erreurs quelquefois.

— Vous vous trompez, en partie du moins: je fais des erreurs, mais je ne les admet jamais.

UNE CONVERSION DE PRINCIPE

LUC, paysan cosu et fils de député, avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans la vie. Depuis plusieurs générations, sa famille fournissait à la république d'honnêtes parlementaires et de vertueux assesseurs. Lui-même se sentait tout naturellement porté à jouer un rôle public; il avait, entr'autres qualités précieuses, le verbe facile et la prestance digne qui mènent loin. Recruté dans la cavalerie, il y conquiert rapidement les galons de brigadier et reçut, par contre-coup, le commandement de

la pompe à feu en même temps qu'un siège à la commission scolaire. Un lustre ne s'était pas écoulé que le conseil communal l'envoyait à l'exécutif. Ainsi, Luc était, à vingt-cinq ans, un personnage considéré auquel la faveur populaire réservait un brillant avenir.

Mais, malheureusement, rompa avec la tradition paternelle, Luc perdit peu à peu le goût du travail, négligea son domaine, hypothéqua ses terres et cautionna ses électeurs. Ce qui devait arriver arriva. La ruine et le discrédit vinrent enrayner les plus belles espérances. Luc démissionna et, à l'âge de quarante ans, celui qui avait débuté dans l'aisance se trouva réduit à exercer le métier de journalier. Les choses allant de mal en pis, le pauvre diable vendit jusqu'à sa chèvre et prit du travail dans un chantier.

Comme ses anciens camarades de parti le sollicitaient, aux dernières élections, de voter la liste nationale, ils s'attirèrent un refus catégorique. Luc changeait de camp! Il avouait ses sympathies pour les chambardeurs de l'état social! Ses amis n'en pouvaient croire leurs oreilles.

— Voyons, insista l'oncle David du bas du village, tu ne peux renier ton passé, ton drapeau, ton passé au bolchévisme!

Et Luc répondit sur un ton où perçaient l'amer et le dédain:

— Je regrette, c'est une question de principe: j'ai vendu ma dernière chèvre; rien ne m'attache donc plus à la bourgeoisie; voilà pourquoi je me suis fait communiste! A. Mex.

UNE PINTÉ DE BON SANG

SI je peux vous rajeunir? vous me demandez si je peux vous rajeunir? s'exclama le docteur, mais c'est l'enfance de l'art; dites-moi seulement ce que vous voulez mettre?

Je hasardai un chiffre, une somme qui me paraissait importante.

— C'est peu, reprit le praticien, mais nous discuterons cette question plus tard. Dites-moi d'abord si vous désirez un rajeunissement apparent, sommaire, ou le rajeunissement intégral, la remise à neuf de tous les organes fatigués de votre personne. Voilà comment j'opère: pour le rajeunissement apparent, dont se contentent beaucoup de personnes de situation modeste, je commence par supprimer toutes les rides du front et des tempes.

Pour arriver à ce résultat, je pratique une incision la plus près possible de la chevelure, je taille dans l'épiderme la partie superflue qui forme les ondulations entre lesquelles se situent les rides; je recouds le tout en tirant de toutes mes forces sur l'épiderme pour qu'il reste tendu comme une peau de tambour. Il ne me reste plus alors qu'à injecter de la margarine dans les parties creuses des bajoues, du cou et des épaules; à remplacer les dents absentes par quelques lingots d'or et à passer moustaches, cils, sourcils et cheveux au cirage bien noir.

— Et pour le rajeunissement intégral? m'inquiétai-je.

— L'opération paraît moins compliquée et cependant elle est plus coûteuse, parce qu'elle est basée sur les dernières données scientifiques. Vous savez que la science arrive à tout ce qu'elle veut: elle vous fabrique des parfums avec du charbon, elle vous fait du bois synthétique, elle vous confectionne des vêtements de soie avec n'importe quelle denrée végétale, elle vous chauffe avec l'électricité et vous éclaire avec des éons, mais tout cela coûte les yeux de la tête. La méthode de rajeunissement intégral coûte donc fort cher uniquement parce que nous l'avons dénommée scientifique.

— En quoi consiste-t-elle?

— A vous transfuser quelques gouttes de sang d'un sujet jeune et bien portant.

— Et vous me certifiez que le résultat sera satisfaisant?

— Il sera intégral.

Il fut convenu qu'on emploierait en ma faveur la méthode de rajeunissement intégral.

Le docteur me donna rendez-vous pour le jeudi suivant à son cabinet.

J'arrivai à l'heure fixée et je commençai par lui verser la somme convenue pour lui enlever toute inquiétude sur le résultat de l'opération.

Le bon docteur cependant donnait des signes d'impatience: le sujet qui devait me prêter une pinte de bon sang n'arrivait pas.

Le praticien était furieux.

Il allait me prier de revenir le lendemain quand il aperçut sa cuisinière qui attrapait dans la basse-cour, un canard qu'elle avait l'intention de mettre en broche pour le soir même.

— J'ai une bonne idée, me dit-il, nous allons employer le sang d'un canard jeune, vigoureux et duquel nous n'aurons pas à craindre des tares héréditaires.

Je me prêtai à tout ce qu'on voulut; une partie du sang du canard ou plutôt, pour être exact, d'une jolie cane, me fut injectée dans les veines.

Le résultat fut immédiat. Je me sentis aussitôt guilleret, dispos, rajeuni de vingt-cinq ans au moins, heureux de vivre.

Mais, hélas, un effet auquel le docteur ne s'était pas attendu se produisit. En sortant de chez lui, au lieu de prendre la direction de ma demeure, je mis le cap sur une mare où je me mis à fouiller la vase en faisant des clapotements avec ma bouche et en poussant de joyaux «coin-coin».

Je me sens tout à fait métamorphosé, cela ne saurait faire de doute. Mais la jeunesse retrouvée m'a apporté de nouveaux instincts. Je passe toutes mes journées à nager sur l'eau ou à plonger dans la rivière et, au lieu de déguster les œufs à la coque que ma femme me sert chaque matin au déjeuner, je les cache dans un coin du hangar, je les rassemble dans un nid improvisé et je sens que je ne pourrai pas résister au désir de les couver.

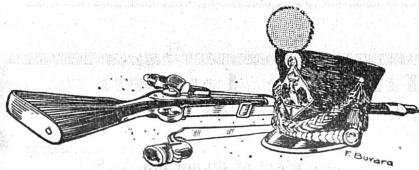
Prêche dans le désert. — Dans un grand magasin, une dame arrive au rayon des parapluies et demande à l'employé, de lui en faire voir quelques-uns à choisir.

L'employé, qui n'a encore rien vendu de la journée, s'empresse, très aimable, et dispose sur le comptoir une douzaine de parapluies.

Il en choisit un, l'ouvre avec des gestes gracieux, le fait tourner dans un sens, puis dans l'autre, et enfin s'écrie :

— Regardez, madame, comme celui-ci est joli. Comme le manche est élégant, bien en main... Et la soie, madame, la soie ! Une merveille, cette soie... Légère, diaphane et, avec cela, solide, madame, inusable... Et d'une teinte aubergine ravissante qui fera si bien valoir votre teint. Prenez-le, madame, prenez-le ; vous ne sauriez trouver mieux dans toute la maison ?

— Je le sais bien, fait posément la dame... c'est mon vieux parapluie que j'avais posé sur le comptoir.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY
(Suite.)

10.000 Russes et six généraux étaient tués ou hors de combat. « Mais Saint-Cyr était blessé, l'offensive perdue ; l'orgueil, la joie et l'abondance dans le camp ennemi ; la tristesse et le dénuement dans le nôtre ; on reculait... 10.000 Français, Suisses et Croates, ayant en queue 50.000 Russes, se retirèrent sur quatre colonnes... »

Qu'était devenu notre voltigeur dans cette effroyable mêlée ?

Le 18, au point du jour, nous raconte-t-il, les voltigeurs se mettent en marche en retraite et atteignent la Duna, à une lieue de Polosk. Là, se trouve un vieux château fortifié (60 pièces de canon) et un pont de bateaux. Ils y rejoignent un bataillon du 123e et apprennent que Polosk est bloqué par les Russes en avant du fleuve. Le bataillon doit renoncer à entrer en ville et battre en retraite sur le fort. Trois compagnies de voltigeurs demeurent sur la route pour contenir l'adversaire. Nous avons à repousser la cavalerie ennemie, tout en reculant en bon ordre. Une fois que nous sommes entrés dans le château, l'artillerie

peut tirer et les Russes se retirent. Nous passons alors le pont établi derrière le fort et allons prendre position sur les remparts au nord de Polosk... »

Bussy et sa compagnie assistèrent à la bataille que nous avons relatée plus haut, sans y prendre part tout d'abord. Ils virent les 1er et 2e régiments battre en retraite devant une nombreuse masse de cavalerie et d'infanterie. Ils assistèrent aussi à la belle défense des Croates, soutenus par l'artillerie du 4e régiment suisse, placée sur les remparts, au-dessus des voltigeurs. Ceux-ci ouvrent le feu sur les Russes menaçant le rempart. Ce fut un moment critique :

« C'est là, dit Bussy, que nous déployons notre habileté et notre adresse à bien viser. Ce n'est pas du bruit qu'il nous faut ici, ce sont des broches, ce qui n'est pas difficile dans cette masse au pied du rempart. La batterie du 4e mitraille les colonnes en arrière, ainsi que d'autres batteries que nous ne voyons pas, sur notre droite. Les Croates se sont joints à nous, ainsi qu'une partie du 4e. Nous avons à soutenir un feu des plus meurtriers. Cela dura assez longtemps. On dirait qu'il faut assommer ces Russes pour les arrêter !... On nous dit que sur toute la ligne c'est la même chose. La nuit venue, l'ennemi se retire. C'est seulement alors que nous voyons le grand nombre de malheureux qui restent sur le champ de bataille, tant morts que blessés. Le terrain en est couvert. On dirait un grand bivouac d'hommes couchés. Nous voyons partout des hommes étendus, tant du 1er et du 2e régiment suisses que des Croates et des Russes. Les Suisses ont perdu beaucoup de monde.

« Quelques bombes sont tombées sur la ville, une dans la chambre où était le maréchal, avec ses secrétaires. L'un de ceux-ci a cessé d'écrire. « Ce n'est rien, a dit le maréchal, continuez ! »

A un certain moment, les voltigeurs avaient reçu l'ordre de cesser le feu et de s'avancer en descendant des remparts. Bussy, emporté par son ardeur, n'entendit pas le commandement de : « Remontez ! », « car, dit-il, j'étais tellement assourdi par le tapage des batteries au-dessus de nos têtes. Un officier qui se trouvait derrière moi me lance un grand soufflet pour m'apprendre à obéir. Je me retourne: je ne le connais pas, et j'allais m'acquitter de ce soufflet avec ma baïonnette, lorsqu'un camarade intervint... »

« La nuit est relativement calme. La journée du 19 aussi. Dans l'après-midi, nous voyons passer le parc et les équipages, qui traversent le fleuve. Nous avons encore un petit troupeau de vaches. Nous recevons une assez bonne ration de viande, que nous avons le temps de cuire et de manger.

« La nuit est sombre. Tout à coup, nous voyons partir du camp des Russes des bombes et des obus qui arrivent sur la ville, devant nous, derrière nous. Ce sont de beaux feux d'artifice. Ça nous amuse un moment ; mais bientôt ça devient horrible. Quelques hommes sont atteints par des éclats d'obus, et le feu prend à la ville.

« Vers une heure du matin nous entendons une vive fusillade à notre droite, sur la grande chaussée. Une colonne de Russes tente l'entrée. Mais le 123e est là pour le recevoir, avec un détachement de notre régiment. Ce détachement, composé de 400 recrues venant de Lille, en Flandre, — notre dépôt — est commandé par le capitaine Melet, vient d'arriver à Polosk. Ces recrues ont repoussé trois fois les Russes à la baïonnette. Honneur à ces braves Helvétiens, qui viennent de faire 700 lieues pour chercher la mort ! La plupart n'avaient pas même fait d'exercices.

Cependant les Suisses doivent abandonner leurs positions et descendre dans la ville jusqu'au bord du fleuve. Ils arrivent à la tête du pont. A peine le dernier peloton du 4e régiment a-t-il franchi le fleuve que le pont est entraîné par les flots. Le passage s'était effectué de nuit, sous le feu de l'artillerie.

« Le 3e régiment, dit Bussy, a montré une valeur, une intrépidité incroyables. Aucun désordre, aucune confusion. Le 20 octobre, le régiment se retira à l'entrée d'un bois et demeura sous les ar-

mes toute la journée. Il se remit en route à la nuit, après avoir vu les cosaques franchir la Duna en aval de la ville.

« Le 1er régiment suisse avait énormément souffert. Ceux qui restaient furent récompensés. Quatorze promotions d'officiers : deux chefs de bataillon, cinq capitaines et sept lieutenants. Une croix d'officier et douze de la Légion d'honneur ont été délivrées le 19 sur le champ de bataille. »
(A suivre.) *A. Roulier.*

Théâtre Lumen. — Continuant, malgré la saison avancée, la présentation de ses exclusivités, la Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine le remarquable artiste allemand Emil Jannings, dans sa première œuvre tournée en Amérique *Quand la chair succombe*, merveilleux film artistique et dramatique. Dans « Quand la chair succombe » Jannings a trouvé le personnage où ses dons étonnants peuvent s'épanouir librement. La direction du Théâtre Lumen attire l'attention du public sur le fait que « Quand la chair succombe » ne sera présenté que 7 jours seulement, en matinée tous les jours à 3 h., et en soirée à 8 h. 30 ; dimanche 29, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

« *La Glu* » au Royal Biograph. — De toute l'œuvre si pittoresque et variée du grand écrivain que fut Jean Richepin, « *La Glu* » peut compter certainement comme l'un de ses romans les plus populaires, et en même temps les plus caractéristiques, par le grand souffle de passion qui l'anime. C'est cette œuvre splendide que nous présente cette semaine le Royal Biograph. Au même programme, Fred Thomson, l'intrépide cow-boy dans *Les Monts maudits*, film d'aventures dramatiques. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 29, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste**

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

Aux Travailleurs

Place du Tunnel

Dépositaire exclusif des articles
LAFONT de Lyon

SEYDOUX

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue François

Trousseaux complets

Conditions spéciales.

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.